

12371

N<sup>o</sup> 40

15 centimes

# LE RASOIR



le Boa imperator est repv;  
digerera-t-il ?

Rédacteur en chef :  
CARLOS DE BADAJOZ.

Tout ce qui concerne la  
rédaction doit être adressé fran-  
co au rédacteur en chef,

RUE CARLIER 4.

Les lettres non affranchies  
sont refusées.

# LE RASOIR

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE

V. LEMAITRE

Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

Annonces :

La ligne... 20 centimes.  
On traite à forfait.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉSIÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M<sup>me</sup> MALIZARD, Station de Huy. — A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

Liège, 12 Mars 1871.

Numéro 32.

Troisième Année.

### Histoire Naturelle.

(Rien de M. de Buffon).

#### LES BOAS.

Divers naturalistes, qui se sont imposés à plusieurs générations comme aussi forts que complets, ont donné les détails les plus circonstanciés sur une quantité de boas plus longs, plus laids, plus verts et plus jaunes les uns que les autres.

Après nous avoir donné les dimensions plus ou moins exactes du boa-constrictor, ces savants ont tourné la page en disant : — Passons maintenant à d'autres exercices !...

Je proteste.

Et le boa-imperator ?.... Qu'est-ce que nous en disons mes petits pères !

Cet ophidien n'est cependant pas aussi rare que le merle blanc. On en trouve à toutes les époques, sous tous les climats, sous toutes les latitudes.

Pourquoi, donc alors, ô naturalistes, ce silence auprès duquel celui de Conrad est follement téméraire ?.... Vous ne répondez pas ?.... Vous rougissez ?.... Allons, allons, remettez-vous, je m'en vais faire votre besogne et attirer par là, au *Rasoir*, les sympathies de la société de zoologie de *Boormeer-beeck*, qui est, comme chacun sait, la société la plus savante après celle de *Houte si plou*.

Le boa imperator est, cela va sans dire, d'un naturel extrêmement vorace. Mais ce n'est pas cette qualité — qu'il partage du reste avec ses honorables collègues et les administrateurs de certaines sociétés — qui le distingue des boas étudiés par les savants à perruques et à manchettes.

Non, où le Serpent-imperator se montre véritablement rouillard — pardonne ô feu Buffon — c'est dans la manière de se procurer ses petites satisfactions.

Ce n'est pas lui qui imitera jamais ce benêt de boa-constrictor qui s'essouffle et s'exténue, pour se procurer sa petite proie.

Ah ! mais non par exemple ! notre boa est bien plus fort que cela.

Figurez-vous — vous allez dire que ce n'est pas possible — figurez-vous qu'il fait faire tout ce qui lui plaît, exécuter tout ce qui passe par sa tête aplatie par les boas-populus — qui sont du reste les boas les plus bêtes que l'on verra jamais sur notre délicieuse planète.

Notez, que le boa-imperator n'est ni plus grand ni plus fort que le boa-populus, qu'il est souvent moins intelligent et que malgré cela il est obéi, au moindre signe de queue, par plusieurs milliers d'êtres qui, en se mettant à trois l'aplatiraient comme une figue — ces animaux sont d'un bête !...

Le boa populus ne se contente pas seulement d'heberger, de nourrir et d'amuser le boa-imperator qui a des goûts d'autant plus luxueux qu'il ne lui en

coûte absolument rien pour les satisfaire — il va plus loin que cela dans la voie de l'idiotisme.

Comme les loups, les boas-imperators se mangent rarement entr'eux, mais ils éprouvent une joie sans mélange à voir les boas-populus, s'enfoncer réciproquement les vertèbres.

Aussi quand un boa-imperator éprouve le besoin d'étendre son terrain de chasse, ou qu'il s'ennuie tout simplement, il dit dans son jargon incompréhensible pour nous, mais parfaitement intelligible pour les boas-populus :

« Mes enfants, le boa-imperator d'en face est un gredin qui m'horripile outre-mesure. Cet état d'agacement continu ne peut durer plus longtemps — je vous donne ma parole de serpent que vous êtes atteints dans votre dignité. Aussi faites-moi le plaisir d'aller cogner en cœur chez la tribu voisine. »

Et les boas-populus s'en vont tout bénévolement se donner le coup du lapin.

Cela n'est pas croyable, mais c'est pourtant comme cela. Après les gigantesques mêlées où une bonne moitié des boas-populus est restée sur le carreau atteinte de morsures aussi variées que mortelles, la moitié restante de ces aliénés entonne un petit cantique d'allegresse où réapparaît — plus souvent même que ne le permet un crétinisme première grandeur — ce petit refrain désopilant pour ceux qui ne pourrissent pas sur le sol témoin de leurs exploits :

« Gloire, gloire ! au boa-imperator. »

Quant à celui-ci, il hume tranquillement l'encens en digérant son triomphe avec toute la béatitude d'un serpent complet ; car il est trop spirituel pour risquer d'attraper une éraflure à sa précieuse peau — conservons bibi pour le bonheur des masses.

Quelquefois les boas-populus ont un éclair de raison. Ils flanquent naturellement alors leur boa-imperator à la porte avec tous les égards dus à son inutilité malfaisante.

Mais cela ne dure pas longtemps et ils se dépêchent bientôt de se remettre sous tutelle, ne se croyant dans des conditions normales que quand ils sont pressurés et tailladés par ou pour un boa-imperator quelconque.

Drôles d'animaux ces boas !....

H. NOR.

### Correspondance de Charleroi.

*Préface.* Il n'y en a pas, et la raison en est simple : C'est qu'une préface n'a pour but que de dévoiler celui que l'auteur s'est proposé en mettant la main à la plume, ou bien encore, une préface est un moyen peu ingénieux d'annoncer au public étonné, mais indulgent, qu'il va avoir à savourer une œuvre littéraire d'un mérite exorbitant, pour ne pas dire plus. Or, veuillez me croire sur parole, j'écris sans but, et je ne me suis jamais rien cassé sur le nez, pas même un ensencoir.

Si j'avais tenu, cependant à avoir une préface, j'aurais pu en demander une à l'ami Victor Hugo, qui n'a rien à me refuser ; malheureusement, ce cher Hugo a cessé d'être un écrivain ; il n'est plus que député. L'homme soleil, l'homme phare siège à côté de Rochefort, l'homme lanterne, et toutes ces lumières pâlisent au point de ne plus présenter qu'un très-faible lumignon.

Ces hommes qui paraissent si grands quand on les aperçoit à travers les brumes de l'exil font maintenant l'effet de personnages très-ordinaires. Leurs voix retentissantes sonnent faux. La lyre de l'auteur des Châtiments se transforme en guitare ; les verges du pamphlétaire parisien sont usées, en un mot il ne sont drôles ni l'un ni l'autre.

Savez-vous pourquoi ? C'est parce que les faits ont aujourd'hui le pas sur les paroles, parce que ceux qui doivent leur réputation à leur blague ou pour mieux dire, au talent qu'ils ont eu de se mettre toujours en évidence, hurlent actuellement dans le vide, sans être entendus par personne, parce que les poèmes épiques n'ont jamais été lus que par des Rhéteurs, assis au coin du feu et non par des soldats s'en allant en guerre ; parce que, enfin les deux illustres personnages dont je viens de parler ressemblent trait pour trait l'un, à un tragédien l'autre à un acteur d'opéra-bouffe qui continueraient à déclamer leurs rôles pendant que le feu serait au théâtre. Doit-on s'étonner dès lors de ce que le public ne songe ni à applaudir le premier ni à rire des cascades du second.

A voir la rapidité avec laquelle certains hommes, célèbres tant qu'ils sont malheureux, dégringolent de leur piédestal, sitôt que la fortune leur sourit, on croirait vraiment qu'il suffit de se poser en martyr pour devenir une des gloires du siècle.

Tant que les chrétiens furent pauvres et misérables, la religion catholique recruta de nombreux adeptes qui devinrent plus tard assez puissants pour devenir persécuteurs, de persécutés qu'ils étaient. A partir de ce moment, la susdite religion ne fait plus que déchoir, elle en arrive aujourd'hui à un tel degré d'abandon, qu'on ne sait plus ou loger son chef suprême, réduit à vivre d'une maigre pension de cinquante mille francs par moi, sans compter les étrennes, une misère !

La captivité de Napoléon premier à Saint-Hélène n'a-t-elle pas contribué pour beaucoup à l'entourer de cette auréole de gloire qui a permis à son trop digne neveu d'escalader allégrement un trône qu'il a dû quitter récemment et j'ose ajouter pour toujours, pour la raison toute simple que Napoléon III n'a pas en lui l'étoffe d'un martyr. Vit-on jamais martyr fumer la cigarette, patiner, s'entourer de cuisiniers et se donner des indigestions.

Mais, quelque soit le peu de dispositions que montre l'homme de Sedan à se poser en victime, il y a cependant encore des personnes qui tiennent à lui voir jouer ce rôle, et, ce qui est triste à dire, c'est que ce ne sont pas les amis de l'empereur, les Cassagnac et autres du même acabit, qui veulent lui conférer la palme du martyr, en remplacement des lauriers de la victoire dont il n'a pu épicer son potage impérial ; ce sont toujours les prétendus ultra qui n'ont rien imaginé de plus rigolo que de proposer à l'assemblée nationale,

d'envoyer à Napoléon III une assignation à comparoir. Cette fois, messieurs les rouges, cela est peu généreux et pas du tout adroit.

Rochefort a-t-il donc oublié que le succès colossal des premiers numéros de sa *lanterne* était dû autant au courage qu'il y avait alors à exprimer librement ses opinions au milieu d'un troupeau de journalistes muselés, qu'au style pur et spirituel dans lequel ses brochures étaient rédigées, et ne se souvient-il pas que cette vogue immense a diminué à mesure qu'augmentait l'écrité de ses pamphlets, écrits alors impunément sous l'aile protectrice de l'hospitalière Belgique.

Je ne m'amuserai pas à rechercher si les griefs que l'on peut justement reprocher à l'hôte de Willemsboche ne sont pas des armes à double tranchant qui pourraient peut-être blesser dangereusement les accusateurs en achevant l'accusé. Il ne me convient pas non plus de chicaner sur la plus ou moins grande longueur de la paille qui est si profondément incrustée dans l'œil de Napoléon III, ni même de m'enquérir si cette paille ne paraît si énorme à ceux de l'extrême gauche qu'à cause d'une légère poutre qui s'en soit fourrée dans l'œil en même temps que le doigt.

Je me bornerai seulement comme conclusion à rappeler au prénommé Hugo que le scanalieux procès qu'il est question d'intenter à son ex-souverain, à peine digne d'être touché avec des pincettes ferait ressembler l'assemblée nationale à cette nuée de corbeaux dont il est parlé dans *l'Homme qui rit* et qui déchiquetaient à coup de bec le cadavre du pendu exposé sur la grève du Portland.

FOURNIA.

## Les Momies.

(Suite).

La femme est un composé d'éléments mystérieux et disparates dont l'observation et l'expérience ne parviennent pas toujours à se rendre compte : la moins compliquée de ces petites poupées, présente des singularités qui sont pour moi des énigmes, bien que je fasse de l'anatomie morale une étude assidue et qu'en tout ce qui les concerne, j'aie au fond des choses, sans m'en tenir à un examen superficiel. Le résultat négatif de mes recherches concernant certains caractères m'a suggéré la pensée d'en référer aux lecteurs du *Rasoir*. Cette déclaration d'incompétence est surtout provoquée par la difficulté où je me trouve de formuler un jugement sur la mignonne Philaminte. Est-ce Philaminte ou...? Peu importe. — Son astre en naissant l'a-t-elle créée bas-bleu? Je n'en sais rien : ce que je sais c'est que le milieu où elle se meut depuis un quart de siècle, c'est que le frottement continu du papier et du carton, des brochures et des journaux, ont profondément modifié l'œuvre de la nature.

Femme, elle a pu l'être, mais telle quelle est aujourd'hui, avec sa tête de madone sans vie et sans passion, ses boucles en tire-bouchon couvrant ses épaules osseuses, son corps maigrelet, fluët, diaphane et au travers duquel on pourrait lire son journal, elle n'éveille nullement en nous des échos de Cythère : n'appartient-elle pas à la famille des saule-pleureur?

Sa robe de couleur sombre descend du cou à la cheville sans dessiner la moindre... aspérité : un fourreau de parapluie ; c'est l'antithèse du costume qui scandalisait Boum, commençant très bas par en haut et finissant très haut par en bas.

Bien que ne pêchant pas par un excès de rondeur, elle a toujours reproché les artifices de la crinoline et le polisson est pour elle un mythe. Ses mains sont emprisonnées dans deux petits filets aux mailles serrées qui suppléent imparfaitement aux gants, c'est aussi disgracieux que démodé. Pour compléter sa toilette de vieille douairière, pourquoi ne pas suspendre à son bras le sac que nos aïeules nommaient ridicule et malgré ses vingt sept hivers adopter le foulard et le tabac d'Espagne.

Professant pour les vains a tours et les attraits de son sexe un dédain qui rappelle celui du Renard de la Fontaine, Philaminte se livre avec une ardeur un peu stérile à la culture des lettres. La crainte de moisir derrière son comptoir comme un bouquin poudreux l'a amenée à fonder une sorte d'académie de beaux esprits : ceux qui font partie du cénacle s'érigent chaque soir en censeurs patentés, épluchant avec l'aplomb et la suffisance de Trissotin la litté-

rature et la politique. Que de sonnets à la princesse Uranie ont du être commis sous les voûtes du temple élevé à une déesse qui n'est certainement pas la déesse Raison ! —

Parmi les plus assidus des aristarques on remarque un jeune avocat qui a sans doute du talent mais qui le montre trop, à côté d'un autre porteur de toge pour lequel cette observation serait un non sens car il n'arrive même pas à faire valoir l'esprit qu'il emprunte.

D'autres s'ingénient à usurper l'épithète d'hommes sérieux ou de profonds politiques en étalant une calvitie précoce et en s'absorbant dans un rêve journalistique derrière les colonnes du Siècle ou de l'Indépendance.

Dans toute discussion, quel qu'en soit l'objet, Philaminte prononce et juge sans appel.

Sa parole est tantôt onctueuse et tantôt incisive, son geste tragique quoique son bras soit moins rond que ses périodes.

Dans son vol téméraire, son esprit plane dans les hautes régions de la philosophie.

N'attendez pas la métaphore de l'aigle car je pense au perroquet. — Adeptes du pédantisme, tous s'inclinent devant la façon de la moderne Sapho, en déplorant toutefois qu'elle n'ait pas la sensibilité de celle de Lesbos : car aucun n'a pu trouver le chemin de son cœur et M<sup>r</sup> de Cupidon lui même se demande si elle n'a rien qui bat sous la mamelle gauche. —

Surgira-t-il quelque Pygmalion pour animer la statue? Est-ce que Ste Catherine, la patronne que reculent les vierges de tout âge, réclame une nouvelle coiffeuse? A ces questions captieuses, je laisse au lecteur le soin de répondre. —

« Devine si tu peux et choisis si tu l'oses. » —

Si j'étais femme, j'aurais le secret de Philaminte, mais j'ai la prétention de ne pas l'être. —

SOLINA.

J'ai une triste mission à remplir. Le *Rasoir* m'a chargé d'adresser des reproches aux Dames — Hélas oui ! Et il faut obéir, dussé-je être taxé d'impertinence ! — Mais pourquoi des reproches, Dieu célestes, pourquoi des récriminations à ce sexe enchanteur, que nous devrions adorer à genoux du matin au soir et du soir au matin ? —

Ah ! voilà le côté difficile ? . . . Comment aborder la question ? . . . Il faut pourtant parler, je m'arme de courage et je vous dis : Mesdames, vous nous abandonnez ! — Comprenez-vous toute la portée du mot ? Etre abandonné des femmes ! on n'est point plus malheureux dans les mines de la Sibirie. — Robinson Crusôé n'a pas plus souffert dans son île . . . Mais je vois les charmantes lectrices s'attendrir au tableau de nos douleurs et il me semble que je les entends. —

Parlez, mon jeune ami, expliquez-vous ? Quelle sorte d'abandon nous reprochez-vous ? — Vous le permettez ! Je commence. — Quand le *Rasoir* parut, la portion liégeoise de la plus belle moitié du genre humain ne dédaignait pas d'y jeter ses doux yeux. — Elle le lisait ; Elle le commentait ; Elle trouvait que ceci était bon, que cela était mauvais ! Puis venait le tour de la Rédaction, et du dessinateur — On en disait bien des choses, on en pensait plus encore. —

Souvent même, très souvent des mains féminines envoyaient des articles, communiquaient des impressions et concouraient d'une façon tout-à-fait généreuse et pleine d'esprit à l'accomplissement de notre tâche bi-mensuelle. — Mais aujourd'hui, plus rien... non, plus rien ! — En vain j'interroge mon facteur, trois fois par jour ! — J'ai beau lui demander s'il n'a pas pour le *Rasoir* quelque billet parfumé — Il hausse les épaules en signe de pitié ! Il m'a même promis de me recommander à son confrère de la place des Arzis, quand il m'aura parmi ses clients, ce qui ne peut tarder, ajoute-t-il, car une fois la lune rousse . . . Et pourquoi cette rigueur, Mesdames ? — serait-ce parce que nous ne causons plus que des prussiens, français, bavares et C<sup>i</sup> ? oh non ! Les prussiens ont de fort beaux côtés, les français sont charmants et puis ils ont pour eux l'aureole du courage et de l'infortune, ce qui a toujours su vous plaire :

Quant aux bavares, ils ont du mérite ! — Ce n'est donc point là la vraie cause de . . . votre mutisme ? — Trouvez-vous que nous avons perdu cette gaieté des premiers jours ? — Peut-être ! Mais à qui la

faute ? A vous ! A vous seules ! Nous avons pu être tristes un jour ! Qui n'a pas ses douleurs ? Et crac... parce que vous n'avez pas ri, vous nous délaissez ! — Oh ! Mesdames ! Vous n'ignorez pas quel rôle important une plume maniée par vos mains délicates peut jouer dans la vie d'un homme ! — Soyez donc indulgentes ; — Soyez sans rancune ! — Accordez nous les faveurs de votre esprit, de vos conseils, de vos impressions et, foi de Chrétien, je rirai tant que vous voudrez, je rirai toujours !

## Théâtre Royal.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer à nos lecteurs la représentation qui sera donnée lundi prochain 13 courant, au bénéfice d'un artiste qui justifie à tous égards la vive sympathie dont il a reçu de nombreux témoignages, parmi les habitués du théâtre Royal de Liège. Nous voulons parler de M. Ketten, qui, presque toujours sur la brèche, depuis le commencement de cette année théâtrale, s'est fait applaudir pour la manière souvent remarquable, dont il reproduit sur notre première scène un grand nombre d'importantes créations. Infatigable et toujours animé d'un zèle vraiment artistique, M Ketten apporte dans tous ses rôles les soins les plus intelligents, les plus consciencieux.

Outre l'intérêt qui s'attache au nom du bénéficiaire, la soirée de lundi offrira un attrait tout particulier : on reprendra un charmant ouvrage de Rossini, qui n'a pas été représenté à Liège depuis nombre d'années : *Le Comte Ory*. Pour chanter ce rôle, M. Ketten aura à surmonter de sérieuses difficultés ; outre qu'il est écrit très haut, il est rempli de vocalises, dont un travail opiniâtre, ou des facilités naturelles peuvent seules triompher. Nous avons assez de confiance dans le talent et l'habileté de M Ketten, pour ne pas douter un seul instant du succès.

On donnera avec le comte Ory le *Maitre de chapelle* ouvrage dans lequel M. Ismaëli a fait preuve de si excellentes qualités de chanteur et de comédien.

La réunion de ces deux ouvrages, joués dans de si bonnes conditions, composera un programme de dilettanti, aussi chacun voudra-t-il prouver en y assistant, de vives et légitimes sympathies au bénéficiaire M. Ketten.

## Fait divers.

Il n'est pas toujours bon de fréquenter le palais. Ceux qui y viennent ne sont pas toujours et il est constant que, comme dans l'arche de Noé, on y rencontre des gens de diverses sortes ; qu'ils habitent la rive gauche ou qu'ils soient d'outre-pond. On croit qu'il n'est pire hotte que celle du chiffonnier. On se trompe. Lebeau de l'affaire c'est qu'on peut être forger sans être forgeron. Les plus forts s'y brioche souvent : on se boseret à moins. Car il est des individus qui ne se paient pas de mots, ce qui prouve que l'argot fin ne prospère pas toujours ; ils osent employer même des arguments frappants. Ainsi vendredi dernier, un plaideur qui ne laisse pas de champ . . . libre à ses procureurs à osé employer le procédé de Rodrigue à l'égard de Don Gomès. En voyant de pareils faits nos sens sont révoltés.

## Conférence de M. Burke.

M. Adelm Burke a donné Vendredi, au théâtre du Gymnase une très intéressante conférence sur le siège de Paris. Il nous a retracé toutes les phases de ce siège, avec un véritable talent et a su, pendant plus d'une heure captiver l'attention de l'auditoire qui lui a montré, à plusieurs reprises, sa satisfaction par des applaudissements. Dans cette conférence qui, on le comprend, n'était qu'un récit, M. Burke a réussi à être à la fois, clair, éloquent et pathétique. Aussi son succès a été complet.

Au Tribunal Correctionnel. — Le Président au prévenu : Votre nom ?

— Flamand.

Le Président croit avoir à faire à un habitant des Flandres et appelle un traducteur.

Le traducteur — Wat is uwen naem ?

Le Prévenu — Ji n'vi comprins nin. Ji sôs Wallon.

## Explication du Sphinx du n° 39.

M. Muraille est partisan de la monarchie parce qu'il est partisan de l'hérédité, (l'air édié).

Personne ne nous a envoyé cette solution.

## Sphinx par Khoho.

Quelles sont les demoiselles de Liège qui ne doivent jamais avoir chaud ?

# ON NOUS ÉCRIT DE PARIS

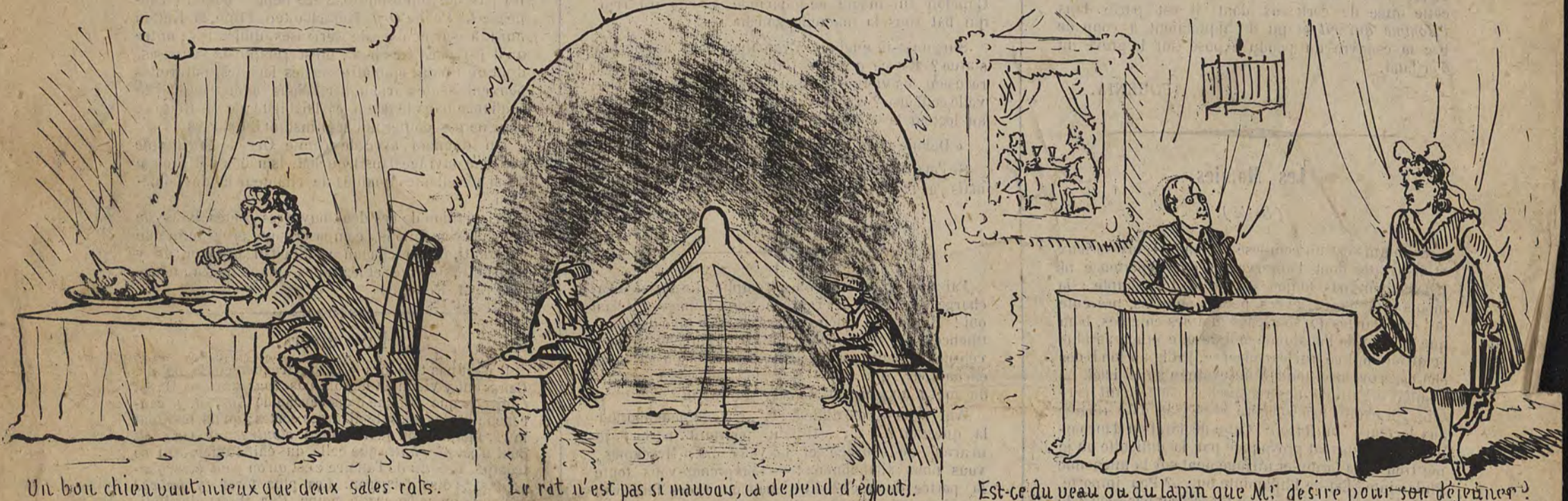
## PENDANT LE BLOCUS



faute de Grives.....

Qu'est-ce que c'est qu' ça ?  
C'est le rat!  
Scélérate!

Mon ami, est-ce que tu ne voudrais pas manger des rats dis ?  
Parbleu! que j'en mangerais, et avec joliment du plaisir.



Un bon chien vaut mieux que deux sales-rats.

Le rat n'est pas si mauvais, ça dépend d'égoût.

Est-ce du veau ou du lapin que M<sup>r</sup> désire pour son déjeuner?

### APRÈS LE BLOCUS



Conséquence de l'alimentation



Vous avez bien fait de quitter Paris, on y manquait tous les rats!!!



Premier cri du Parisien Ravi..... taillons!!!!

A. Derbygnis  
PARIS  
5 MARS 1872

### Rébus par Garitte-Moresnet

